

LES CLOCHES DE BOTREUX

CONTE DE NOEL

I

C'était la veille de Noël ; l'Angleterre entière se préparait à festoyer et à festiner, et le petit port de Boscastle faisait comme toute l'Angleterre.

La mer s'est creusé là, sur la côte nord du Cornwall, entre deux hardis promontoires de rochers sombres, une baie étroite où viennent s'abriter les barques des pêcheurs et quelques bâtiments de petit tonnage. En remontant la vallée profonde et resserrée, au milieu de laquelle se précipite sur son lit de galets un ruisseau tortueux, on arrive au pied de la colline où se pressent les habitations des artisans, des charpentiers de marine, les docks et les magasins, tandis que sur la colline elle-même sont dispersées des demeures plus aristocratiques des armateurs, négociants et magistrats. Le site est pittoresque et sauvage, et le voisinage de Tintagel, où la légende place l'un des châteaux du roi Arthur, donne un certain relief poétique à ces régions qui conservent encore leur individualité originale.

Tout travail était donc suspendu ; sous le toit de chaume du Jeu de Quilles, se pressaient carriers, métayers, pêcheurs et pilotes ; une partie intéressante touchait à sa fin. Rien de plus dissemblable que les deux champions : l'un grand, souple, vif, nerveux, passionné, aux traits fortement accusés, beaux si l'on veut, mais d'une beauté inquiétante ; l'autre, grand aussi, mais plus robuste, maître de lui-même, et dont le visage régulier, calme, honnête, ouvert, devenait superbe sous l'impression d'une surexcitation extraordinaire.

L'un était Richard Curgenven, surnommé Dick le Brésilien, parcequ'il avait beaucoup erré dans les mers du Sud, travaillé aux mines du Brésil, et portait toujours des vêtements voyants, ornés d'or et d'argent qui, joints à ses façons cavalières, à ses libéralités, à ses récits d'aventures, émerveillaient une partie de la jeunesse et déplaisaient souverainement aux laborieux du pays. L'autre était Philippe, où plutôt Phil Rounswald, jeune fermier dont les ancêtres dataient de la conquête normande, et que tout le monde estimait à Boscastle.

Trois quilles restaient debout ; d'un coup Phil les renversa et fut déclaré vainqueur.

Son antagoniste prit mal sa défaite ; on entendit quelques mots injurieux :

— Ils vont se battre ! s'écria-t-on.

— Non ! pas de batterie aujourd'hui ! répondit avec autorité le vieux John Truscott, grand et gros hercule bon enfant, président improvisé de la réunion.

— Qu'ils luttent s'ils le veulent ; on peut en sortir bons amis !

La lutte d'adresse, à l'antique, est encore très en faveur dans le Cornwall, et John Truscott, champion reconnu de son pays, vainqueur dans bien des rencontres avec l'étranger, c'est-à-dire l'habitant des comtés voisins, était un arbitre écouté.

Les adversaires rejetèrent donc leur longue blouse de laine et parurent dans la jaquette collante du lutteur, que les hommes de la côte quittent rarement. Cette fois encore, la vigueur froide eut raison de la fougue emportée.

— Une chute ! une chute ! cria la foule en voyant le Brésilien à terre.

— La première fois, dit-il, les dents serrées, ce sera plus sérieux ?

— Et ta chute sera peut-être plus dangereuse ! repartit Phil.

— Il y a du mauvais sang entre les deux gars, murmura Joe Treherne, le pilote, et la fille du meunier Rosewear en est la cause !

II

Au fond d'un petit vallon, dépendance de la vallée principale, dans l'anfractuosité du roc, dont il semblait faire partie, se trouvait le moulin de Rosewear, avec son toit de chaume épais aux larges rebords, son pignon à fenêtres en treillis et sa grande roue noire, silencieuse en ce moment. Le ruisseau qui la faisait tourner, rapide et babillard, se donnait des airs de cascade, à la moindre pierre qui le gênait, et jetait son ruban lumineux parmi les genêts et les hautes herbes. Hugh Rosewear, le meunier joyeux, bon vivant, avait tout l'air d'un homme qui va faire un bon repas, et n'en est pas fâché : son double menton, son sourire ouvert, le clignement de ses yeux gris, toute sa personne témoignait d'une parfaite satisfaction. On attendait les convives pour le réveillon ; les guirlandes de lierre et de houx reflétaient la flamme du foyer, les gobelets brillaient sur la table de chêne et les odeurs savoureuses s'échappaient de la pièce voisine.

— Ah ! te voilà, Grace, ma fillette ; tu t'es faite belle ! Il est vrai que cela ne t'est pas difficile. Ton nœud cerise te sied à merveille, et je suis bien aise que tu n'aies pas mis le colifichet de ce garnement de Curgenven.

Ce discours s'adressait à une grande, svelte et fraîche jeune fille, dont les beaux cheveux châtain, naturellement ondulés, retombaient en boucles autour d'un char-

mant visage, tout rayonnant de franchise et de gaieté. Le père pouvait vraiment la regarder avec complaisance.

— Allons, père ! la broche est en bon et bel or, et le pauvre Dick n'est pas déjà si mal !

— Eh bien ! moi je ne l'aime pas, ni sa langue si bien pendue, ni ses yeux qui ne vous regardent jamais en face. Qu'est-ce qu'un vagabond qui ne peut jamais vivre dans sa paroisse ? Et que fait-il au loin, avec ses étrangers ? Donnez-moi un brave garçon, travailleur et franc comme Phil, qui aime la terre et les jeux de son pays ! A la bonne heure !

Si le meunier eût pu voir les belles couleurs que son panégyrique appelait aux joues de la fillette, il eût été bien tranquille sur le choix qu'elle ferait entre ses deux galants.

Ils arrivèrent presque en même temps, Dick avec son assurance et un compliment bien tourné, Phil avec un salut moitié timide, moitié familier. Le Brésilien, à la vue du nœud cerise, lança sur son rival un regard haineux qui fut saisi au passage par dame Rosewear, la mère de Grace. Puis les autres convives se succédèrent rapidement, et la conversation s'anima.

Le meunier, plein de son sujet, recommença ses attaques contre la vie errante ; Dick la défendit et conta des aventures terribles qui firent pâlir la belle Grace. C'était vivre ! cela, disait-il.

— Et vous, pilote Treherne, interrogea Hugh Rosewear, quelle est votre opinion ?

— Oh ! moi, je dis qu'il y a des braves gens partout, mais en vérité, j'aimerais mieux être sûr d'une bonne tombe dans notre cimetière de Botreux, que d'aller rejoindre presque tous mes aïeux au fond de la mer. Savez-vous que l'un des rares Treherne, ensevelis près de l'église, était mon arrière-grand-père, et qu'il gagna la terre sur une épave du vaisseau qui apportait les saintes cloches ?

— Racontez-nous ça, Joe, dit-on en chœur, et le pilote ne se fit pas prier :

— Vous avez entendu dire, n'est-ce pas, que dans le temps, il y a bien des années, les gens de Boscastle, agacés d'entendre la cloche de Tintagel sonner fêtes et dimanches, et pour les baptêmes, mariages et enterrements, tandis que leur clocher de Botreux restait toujours muet, commandèrent, je ne sais où, mais bien loin, un carillon que devait bénir le pape, un évêque, ou quelque personnage de ce genre ?

Certain dimanche on annonça que le bâtiment portant les cloches était en vue ; le vent était bon, la mer calme, et Tintagel sonnait à toute volée.

Le pilote, enchanté, s'écria :

— Merci à Dieu pour notre bonne traversée !

— Merci au vaisseau et à la voile, reprit le capitaine ; il sera temps de remercier Dieu à terre.

— Nous devons lui rendre grâce partout.

— Non ! rendez grâce au vent et à la solide charpente du navire, rugit le capitaine, et il se mit à blasphémer avec fureur.

Aussitôt de gros nuages noirs obscurcirent le ciel, le vent souffla violemment, les vagues énormes poussèrent le vaisseau sur les rochers, vers le *Trou noir*, à la pointe Villapark ; on entendit un craquement formidable, et la mer se couvrit des débris du naufrage, pendant qu'au dessus des bruits de la tempête s'élevait le tintement solennel des cloches englouties. On recueillit mon aïeul mourant, et ses dernières paroles furent celle-ci : " Comme les cloches sonnent doucement ? Elles m'appellent au foyer éternel. " On dit que dans les grandes tempêtes, on entend le carillon, et que si dans une des saintes vigiles on se rend à la pointe de Villapark, les cloches vous prédisent l'avenir.

— Oui, ajouta facétieusement le vieux Truscott, et l'on raconte même que certain meunier, pas bien loin d'ici, reçut le conseil d'aller consulter les cloches.

— Peut-être bien, mais il n'y alla pas, car il vit dans les yeux de la belle quelque chose qui valait toutes les cloches du monde.

On avait bien devisé et bien soupé ; l'horloge allait sonner la première heure de Noël. Grâce, Phil et le Brésilien avaient disparu. Près de l'écuse du moulin, la silhouette de deux personnes appuyées sur la balustrade rustique se reflétait aux rayons de la lune dans le petit étang.

— Voyons Grace, disait Phil, voilà deux ans que je suis votre fidèle servant. N'est-il pas temps de me dire ce que je peux espérer ?

— Etes-vous donc si las de me courtoiser, Phil ? Ai-je écouté personne autant que vous ? Ne pouvez-vous attendre encore un peu ?

— Dieu me préserve de vous presser, Grace ! mais j'ai une bonne maison à vous offrir et la place de ma mère est vide ; pourquoi ne pas la prendre ? Et puis je n'aime pas ce Brésilien qui tourne autour de vous, et je voudrais avoir le droit de vous protéger.

Et, pour la première fois, il s'enhardit jusqu'à passer son bras autour de la taille de la jeune fille. Ils ne virent pas, dans l'obscurité que jetait le rocher autour d'eux, se rapprocher une ombre qui les épiait depuis leur arrivée.

— Eh bien ! Grace, ma chérie, à quand le mariage ? Un mot, je vous en prie.

— Allez le demander aux cloches de Botreux, répondit la coquette.

— J'aimerais mieux l'entendre de vos lèvres, mais la nuit est belle et je penserai à vous.

— Oui, mais je ne veux pas être trompée, comme le fut maman. Vous m'apporterez un gage : une touffe d'œillets de mer.

— Je ne vous tromperai jamais ; Grace, à demain, près de la cascade de Saint-Kneightan, n'est-ce pas ?

— Oui, bonsoir Phil.

Il vit dans les yeux de la jeune fille, ce quelque chose qu'avait vu autrefois le meunier, dans ceux de sa fiancée, et la pressant dans ses bras, il lui donna le doux baiser des fiançailles, franchit le ruisseau d'un bond, et se dirigea vers la pointe de Villapark.

Rentrée dans la maison et accoudée à sa fenêtre, Grace le suivait des yeux, lorsque tout à coup elle aperçut l'ombre qui se glissait derrière lui, sans jamais se rapprocher ; elle pensa au Brésilien, et son cœur fut rempli d'épouvante.

Jamais chevalier ne partit pour sa mission d'amour, d'un cœur plus sincère et plus brave, que le jeune fermier allant par cette nuit de Noël, à la conquête de sa touffe de fleurs d'hiver.

Déjà il a dépassé la vieille église et gagné le bord de la falaise, dont la muraille sombre contraste avec l'océan argenté par la lune. Il sait que la fleur demandée, croît là, protégée par le roc, au-dessus du *Trou noir* ; se baisser, cueillir quelques branches est l'affaire d'un instant ; mais comme il se redresse, l'ombre s'élance sur lui et l'éclair d'une lame passe devant ses yeux. Il arrête le bras et saisit son adversaire à la gorge ; leurs yeux se rencontrent, tous deux sentent que c'est une lutte à mort.

L'herbe est glissante, tout mouvement peut être décisif, les minutes sont des heures, Phil est le plus fort, mais le Brésilien le plus expérimenté : d'un effort féroce il attire son antagoniste, ils surplombent l'abîme, Phil en est plus proche et voit scintiller les vagues au-dessous de lui ; tout à coup le son d'une cloche se fait entendre, minuit sonne à Tintagel, le regard du Brésilien se détourne une seconde, Phil en profite et le terrasse, ils sont à terre, moitié sur le sol, moitié dans le vide, au-dessus du précipice ; mais Phil a enfoncé une main dans les herbes et de l'autre il fait rouler son ennemi dans l'espace !

Néanmoins il n'est pas encore sauvé ; plusieurs fois il parvient à poser le genou sur la falaise, plusieurs fois il glisse de nouveau ; les touffes d'herbe se déracinent, son corps est inondé de sueur froide, les battements de ses artères l'étourdissent ; un dernier cri : Grace ! Un suprême effort et il retombe presque sans vie sur le sol ferme ! Le joyeux carillon de Tintagel le ranime, le jour de Noël commence ; ramassant ses fleurs éparées, il reprend triste et morne le chemin de Boscastle.....

III

Près de la cascade, au milieu des ruines d'une antique chapelle, revêtues de lierre et de houx, Grace attend son fiancé, si heureuse, si confiante qu'elle ne s'est même pas d'être la première au rendez-vous.

Le soleil radieux a dissipé ses craintes de la veille. Mais quel est ce pas lent et lourd ? quel est cet homme courbé sous le poids de l'angoisse qu'exprime si douloureusement son visage ? Est-ce Philippe, ou son fantôme ? D'abord, muette de terreur, la jeune fille s'élance et s'écrie enfin, reprenant dans son anxiété le tutoiement si naturel à ceux de son pays et si peu usité en Angleterre :

— Phil ! Phil ! qu'as-tu ? qu'est-il arrivé ?

Avec un sourire navré il lui tend ses fleurs.

— Tiens, Grace, voici le gage que tu m'as demandé.

Si tu savais ce qu'il me coûte, tu le rejetterais comme une malédiction.

— Non, Phil, il me sera toujours cher, répond-elle en plaçant le bouquet sur sa poitrine. Tu n'as pas pu faire le mal. Tu es incapable d'un crime. Ah ! oui, je me rappelle ! Cette nuit, j'ai vu l'ombre qui te suivait : c'était Dick, n'est-ce pas ? Oh ! dis-moi, dis-moi tout, mon ami, mon bien-aimé !

Et de ses bras elle entoure le cou de son fiancé.

— Non ! non ! Grace ! Ne me touche pas, il y a du sang sur mes mains. Il y a un meurtre sur mon âme !

— Par pitié, dis-moi tout, mon Philippe, répète la pauvre enfant, mortellement pâle.

Et il lui dit tout.

— Oh ! je te le jure, ma chérie, je n'ai fait que me défendre, Dieu le sait, mais enfin j'ai tué ! Je t'ai perdue, et avec toi je perds tout.

Et cet homme si fort sanglote comme un enfant.

Grace se relève la première.

— Mon bien-aimé, dit-elle, ton âme est sans reproche ; tu étais dans ton droit ; tu peux lever la tête devant les hommes ; tu le dois, je le veux !

Et, appuyant cette force ébranlée sur sa faiblesse courageuse, elle passe la main de son ami sous son bras et le ramène chancelant, désolé, jusqu'à son logis. Là, elle aperçoit le vieux Truscott triste et grave et comprend tout ; Truscott est le constable de la paroisse. A la vue d'un homme, Phil se relève.

— Je sais ce que tu me veux, Jan ; je te suivrai ;